

DIALOGUE GLOBAL

3.4

5 numéros par an, en 15 langues

Entretien avec Fernando
Henrique Cardoso

La vocation
de la sociologie

Chizuko Ueno,
Vladimir Yadov

La Bulgarie,
hier et
aujourd'hui

Mariya Ivancheva,
Martin Petrov,
Georgi Medarov

Les sciences sociales
en Malaisie

Shamsul A.B.,
Rahman Embong

- > **Le tourisme des favelas**
- > **Les dessous du drame de la confection au Bangladesh**
- > **Votre article vient d'être externalisé**
- > **La sociologie en Tunisie après la révolution**
- > **La sociologie filmique**
- > **Des livres moins chers pour les membres de l'ISA**

NEWSLETTER



Association
Internationale
de Sociologie



VOLUME 3 / NUMÉRO 4 / AÔUT 2013
www.isa-sociology.org/global-dialogue/

DG



> Éditorial

Pour une nouvelle sociologie

L'indignation collective continue de se propager à travers le monde entier – tout récemment, en faisant passer le flambeau du parc Gezi et de la place Taksim aux principales villes du Brésil et, alors que j'écris ces lignes, au moment où un soulèvement populaire d'une ampleur sans précédent est en train de raviver la flamme en Égypte. Les foules rassemblées sur la place Tahrir manifestent leur refus profond d'une (ré)expropriation politique, même si l'issue apparaît incertaine et tragique. Ces protestations culturellement interdépendantes mais politiquement indépendantes qui englobent désormais les quatre coins du monde, exigent une nouvelle théorie des mouvements sociaux et, partant, une nouvelle sociologie qui atteigne une échelle globale.

Cette nouvelle sociologie doit prendre en compte l'interdépendance de la politique et de l'économie. Dans ce numéro, *Dialogue Global* présente ainsi la face politique cachée de la troisième vague capitaliste de marchandisation – plus connue sous le nom de néo-libéralisme. Mallika Shakya analyse la géopolitique qui régit la répartition de la production dans le secteur de la confection, à l'origine de la catastrophe au Bangladesh, tandis que Bianca Freire-Medeiros décrit la promotion du tourisme dans les favelas qui a permis aux régimes politiques qui se sont succédés au Brésil de tirer profit de la pauvreté. Jeff Sallaz s'intéresse pour sa part à la manière dont les grands groupes d'édition réalisent des profits faramineux grâce à l'externalisation de leurs activités, en comptant sur nous (et sur les bibliothèques de nos universités) pour racheter au prix fort le produit de notre propre travail ! Un peu plus loin, en Malaisie, Rahman Embong explique, tout en retraçant son histoire personnelle, comment la sociologie a été mise de côté, au moment où les grandes universités malaises cherchent à privilégier les disciplines susceptibles d'apporter à la fois des bénéfices à court terme et l'absence de troubles politiques à long terme.

Où faut-il donc chercher cette nouvelle sociologie ? J'ai suivi depuis un certain temps toute une génération postcommuniste de sociologues critiques émergeant en Europe de l'Est – en Pologne, en Ukraine, en Roumanie et dans l'ancienne Allemagne de l'Est. Dans ce numéro, trois jeunes sociologues bulgares remettent en cause la teneur des débats dans leur pays. Martin Petrov s'intéresse aux parcours des sans-abri – les laissés-pour-compte à la fois de l'ancien et du nouveau régime, qui se font concurrence pour se distinguer dans les rues de Sofia. Georgi Medarov revient sur la logique complexe d'une politique d'interprétation du passé qui vise les anciens communistes – les dotant à cette occasion d'une existence fantasmagorique –, avec la motivation supplémentaire d'exonérer la Bulgarie de son passé fasciste. Ce faisant, l'attention est détournée des tendances fascistes à l'œuvre aujourd'hui. Mariya Ivancheva livre une réflexion critique sur son ralliement initial à la transition démocratique en voyageant jusqu'au Venezuela pour découvrir les dilemmes d'un autre socialisme et voir quelles informations et leçons peuvent en être tirées pour l'Europe de l'Est. Tous trois tentent de tisser une sociologie capable d'interroger le passé pour trouver une voie de sortie de la situation actuelle.

Une nouvelle sociologie appelle de nouvelles méthodes, afin d'explorer les strates polyphoniques de l'histoire et de la société. C'est ce que font Joyce Sebag et Jean-Pierre Durand, qui sont ici interviewés par Jordanna Matlon, au sujet de leur master en sociologie filmique à l'Université d'Évry. Dans la ligne de leur projet filmique, je voudrais m'adresser à tous pour vous inviter à envoyer des reportages photo (une photo en haute résolution accompagnée d'un court article de 300 mots) pour publication dans *Dialogue Global*.

> ***Dialogue Global* est disponible en 15 langues sur le [site web de l'ISA](#)**

> **Les propositions d'articles sont à adresser à burawoy@berkeley.edu**



Deux fois Présidents du Brésil (1995-2003), président de l'ISA de 1982 à 1986, et sociologue novateur, **Fernando Henrique Cardoso** relate les avantages et les inconvénients d'être un sociologue lorsqu'on est Président.



Intellectuelle engagée, activiste et sociologue de renom, **Chizuko Ueno**, livre ses réflexions sur le chemin difficile vers le féminisme et fait le bilan des progrès réalisés au Japon et de ce qu'il reste à faire.



Vladimir Yadov, pionnier de la sociologie russe pendant la période soviétique, défenseur de l'autonomie de la sociologie sous l'ère Poutine, ancien Vice-Président de l'ISA et professeur très apprécié, évoque les difficultés qu'il a rencontrées.

> Comité de rédaction

Directeur de la publication : Michael Burawoy.

Responsables d'édition : Lola Busuttill, August Bagà.

Rédacteurs en chef associés :

Margaret Abraham, Tina Uys, Raquel Sosa,
Jennifer Platt, Robert Van Krieken.

Rédacteurs-consultants :

Izabela Barlinska, Louis Chauvel, Dilek Cindoğlu,
Tom Dwyer, Jan Fritz, Sari Hanafi, Jaime Jiménez,
Habibul Khondker, Simon Mapadimeng, Ishwar Modi,
Nikita Pokrovsky, Emma Porio, Yoshimichi Sato,
Vineeta Sinha, Benjamín Tejerina, Chin-Chun Yi,
Elena Zdravomyslova.

Équipes régionales

Monde arabe :

Sari Hanafi, Mounir Saidani.

Brésil :

Gustavo Taniguti, Juliana Tonche, Andreza Galli,
Renata Barreto Preturlan, Ângelo Martins Júnior,
Lucas Amaral, Celia Arribas.

Colombie :

María José Álvarez Rivadulla, Sebastián Villamizar
Santamaría, Andrés Castro Araújo, Katherine Gaitán
Santamaría.

Inde :

Ishwar Modi, Rajiv Gupta, Rashmi Jain, Uday Singh.

Iran :

Reyhaneh Javadi, Shahrad Shahvand,
Hamidreza Rafatnejad, Tara Asgari Laleh, Najmeh Taheri,
Saghar Bozorgi, Faezeh Khajezadeh.

Japon :

Kazuhiisa Nishihara, Mari Shiba, Kousuke Himeno,
Tomohiro Takami, Yutaka Iwadate, Kazuhiro Ikeda,
Yu Fukuda, Michiko Sambe, Takako Sato, Yuko Hotta,
Yusuke Kosaka, Yutaka Maeda, Shuhei Naka.

Pologne :

Mikołaj Mierzejewski, Karolina Mikołajewska,
Krzysztof Gubański, Adam Mueller,
Patrycja Pendrakowska, Emilia Hudzińska, Julia Legat,
Kamil Lipiński, Natalia Jońca.

Roumanie :

Cosima Rughiniş, Ileana-Cinziana Surdu,
Monica Alexandru, Telegdy Balasz, Marian Mihai
Bogdan, Adriana Bondor, Ramona Cantaragiu, Miriam
Cihodariu, Alexandra Duţu, Cătălina Gulie, Angelica
Helena Marinescu, Monica Nădrag, Lucian Rotariu, Alina
Stan, Mara Stan, Elena Tudor, Cristian Constantin Vereş.

Russie :

Elena Zdravomyslova, Eleonora Burtseva,
Anna Kadnikova, Elena Nikiforova, Julia Martinavichene,
Ekaterina Moskaleva, Asja Voronkova.

Taïwan :

Jing-Mao Ho.

Turquie :

Aytül Kasapoğlu, Nilay Çabuk Kaya, Günnur Ertong,
Yonca Odabaş, Zeynep Baykal, Gizem Güner.

Ukraine :

Svitlana Khutka, Olga Kuzovkina, Anastasia Denisenko,
Mariya Domashchenko, Iryna Klievtsova,
Lidia Kuzemska, Anastasiya Lipinska, Myroslava
Romanchuk, Ksenia Shvets, Liudmyla Smolijar, Oryna
Stetsenko, Polina Stohnushko.

Consultants médias : Annie Lin, José Reguera.

Consultante éditoriale : Abigail Andrews.

> Dans ce numéro

Éditorial : Pour une nouvelle sociologie	2
Un sociologue comme Président	
Entretien avec Fernando Henrique Cardoso, Brésil	4
La vocation de la sociologie – Devenir féministe au Japon	
par Chizuko Ueno, Japon	8
La vocation de la sociologie – Sociologue, le destin d'une vie	
par Vladimir Yadov, Russie	10

> LA PAUVRETÉ MISE À PROFIT

Voyage dans la favela	
par Bianca Freire-Medeiros, Brésil	12
Les dessous du drame de la confection au Bangladesh	
par Mallika Shakya, Inde	15
Votre article vient d'être externalisé	
par Jeffrey J. Sallaz, États-Unis	18
Des livres moins chers pour les membres de l'ISA	
par Sujata Patel, Inde	21

> ZOOM SUR LA BULGARIE

Prise entre deux socialismes	
par Mariya Ivancheva, Hongrie	23
Dans les rues de Sofia, des histoires à dormir dehors	
par Martin Petrov, Bulgarie	25
Débat sur l'holocauste dans la Bulgarie postcommuniste	
par Georgi Medarov, Bulgarie	27

> LES SCIENCES SOCIALES EN MALAISIE

L'apport des sciences sociales en Malaisie	
par Shamsul A.B., Malaisie	29
Parcours d'un sociologue engagé	
Entretien avec Dato Rahman Embong, Malaisie	31

> LA SOCIOLOGIE EN DIRECT

La sociologie tunisienne après la révolution	
par Mounir Saidani, Tunisie	35
La sociologie filmique	
Entretien avec Joyce Sebag et Jean-Pierre Durand, France	37



> La sociologie filmique

Entretien avec Joyce Sebag et Jean-Pierre Durand

Université d'Évry (France)



Joyce Sebag.



Jean-Pierre Durand.

Les sociologues Joyce Sebag et Jean-Pierre Durand sont un couple de spécialistes de sociologie filmique qui travaillent au Centre Pierre Naville de l'Université d'Évry. Après deux décennies bien denses consacrées à la sociologie du travail, leur fascination de toujours pour l'image les a conduit à lancer un master « Image et Société ». Leurs étudiants de master et de doctorat reçoivent une formation cinématographique doublée d'une formation en sciences sociales, et doivent en fin de cursus réaliser un film sociologique afin de valider leur diplôme. Parallèlement, Sebag et Durand ont également réalisé trois documentaires : *Rêves de chaîne*, sur les nouvelles conditions de travail dans une usine automobile en Californie, *Nissan : une histoire de management*, sur les stratégies d'une entreprise multinationale, et *50 ans d'affirmative action à Boston*, sur la discrimination positive aux États-Unis. Grâce à leur travail, la sociologie filmique a été récemment reconnue par l'Association française de sociologie comme une discipline à part entière. Ils sont ici interviewés par Jordanna Matlon, post-doctorante à l'Institute for Advanced Study de Toulouse.

JM : Pourquoi désignez-vous ce que vous faites du nom de « sociologie filmique » et non de « sociologie visuelle » ?

JS : À mon avis, la sociologie visuelle existe déjà depuis longtemps, mais c'est plus une analyse de photographies et de films qu'une manière de penser au moyen d'images. Nous voulons essayer de trouver une manière pour la sociologie d'exprimer des choses au moyen de la photographie et du cinéma.

JM : Quels seraient, selon vous, les compétences particulières d'un spécialiste de sociologie filmique ?

JS : Quand vous étudiez un sujet, vous pensez avoir fait quelque chose de très rationnel, et vous avez une grande distance vis-à-vis de votre objet d'étude. Vous pensez être « extérieur » à cet objet. Or l'une des raisons d'utiliser les médias comme support c'est de montrer qu'on est toujours à l'intérieur des recherches qu'on mène.

JM : Et c'est là un élément essentiel de la méthode.

JS : Oui, effectivement. Le film est un moyen de dire que la science n'est pas « extérieure » aux gens. Elle est contenue à « l'intérieur » des gens qui sont présentés et étudiés. Votre point de vue se trouve là. Un documentaire est un espace de réflexion. On fait de la recherche pour créer cet espace de réflexion, et comme un moyen d'engager le débat avec des gens qui n'ont pas le point de vue du sociologue et, en même temps, de créer quelque chose de nouveau. C'est un point de rencontre. C'est un moyen d'intégrer une multiplicité de points de vue.

On voit que les gens qui apparaissent dans le film sont les acteurs de la recherche. Et on le voit clairement. Ils pensent. Ce ne sont pas de simples objets.

JPD : Je voudrais ajouter que si les sociologues ont commencé à comprendre l'usage qui pouvait être fait des films et des vidéos de manière assez tardive – par rapport aux anthropologues –, je pense que c'est parce qu'en sociologie nous avons commencé par étudier les gens qui vivent au même endroit que nous, et non en Afrique, en Indonésie ou ailleurs. Quand les sociologues traitent de leur propre pays, ils choisissent leur objet d'étude, la tranche de réalité qu'ils vont traiter. Qui plus est, lorsqu'on écrit, il est très facile de faire ce choix. Et ce qui est le plus important pour les sociologues, ce n'est pas ce qu'ils disent mais ce qu'ils omettent de dire – le résiduel. Quand on fait de la sociologie filmique, il est beaucoup plus difficile de choisir, d'omettre les éléments résiduels.

JM : Pouvez-vous donner un exemple de choix que vous avez fait, ou un exemple tiré de votre expérience ?

JPD : Par exemple, dans [notre documentaire] *Rêves de chaîne*, nous n'avons pas beaucoup parlé des syndicats avec les travailleurs. Seulement un petit peu. Et certains d'entre eux ont dit des choses très, très négatives sur les syndicats. Les syndicats, ce sont pour les...

JS : ... les paresseux.

JPD : Les paresseux, oui, c'est ce qu'a dit l'un des travailleurs. Et une femme a dit « je suis une travailleuse, je ne peux pas me mettre en grève ». Lorsqu'on écrit un livre, c'est le genre de commentaires qu'on laisserait de côté, parce qu'il représente peut-être une ou deux secondes d'une longue interview. Mais en fait, là nous avons utilisé ce commentaire pour montrer pourquoi et comment les gens acceptent de nouvelles conditions de travail, comme les règles de travail à la japonaise. Et les syndicats doivent être d'accord avec leurs membres, donc ils se taisent.

JS : Nous avons vu des travailleurs très débordés et très fatigués, soumis à une forte pression. Mais au moment de les filmer, ils apparaissaient très calmes et très détendus. Donc on a dû montrer comme ils apparaissaient calmes.

Mais ensuite, parallèlement, nous les avons aussi interviewés et tous disaient « c'est un travail dur, tellement dur ». Mais on n'est pas dans un film de Charlie Chaplin. Tout paraît très tranquille. Alors on a juxtaposé l'interview pour montrer que ce que l'on voit, quand on fait un travail d'observation sur le terrain, parfois ne correspond pas à la réalité du ressenti des gens. Et on a intitulé notre documentaire *Rêves de chaîne*, parce qu'ils rêvent tous d'échapper à cela, d'échapper à la chaîne.

Donc ce film est un moyen d'engager la conversation. Il remet en question la simplification de la réalité, une simplification qui fait violence à la réalité.

JPD : Comme l'a fait remarqué Joyce, il s'agit là d'une sociologie subjective, mais aussi d'un savoir rationnel. Nous avons notre point de vue. Nous assumons notre propre subjectivité, mais c'est autrement plus difficile que d'écrire un livre ou un article. Parce qu'évidemment, on peut faire des choix – on filme et puis on fait le montage, etc. Certes. Mais quand on fait un film, on ne peut pas simplement laisser de côté les faits qui dérangent. C'est un grand problème. J'ai écrit une quinzaine de livres, et je sais comment montrer ce qui est important et comment présenter mes arguments dans un livre. Mais avec un film, on ne peut pas argumenter de la même manière parce que les faits – les faits sociaux – sont là, devant vous. Parfois, les sociologues peuvent faire de la magie, mais lorsqu'on fait de la sociologie filmique ce n'est pas possible.

JM : En tant que spécialiste de sociologie filmique, comment percevez-vous votre rôle dans la société ?

JPD : Je pense que notre rôle est de montrer ce qui est caché dans la vie sociale. Pour cela, il se peut qu'on ait besoin d'expliquer les choses de manière rationnelle, mais si l'on veut être écouté et attirer l'attention des gens avec lesquels on doit travailler, nous devons aussi prendre en compte les émotions. Je pense que lorsqu'on écrit, il est plus difficile de montrer les différentes couches dont sont faites nos émotions, comme par exemple les émotions contrôlées.

JS : Par exemple, dans notre film sur *l'affirmative action* [la discrimination positive], nous avons réalisé une interview particulièrement éloquente auprès d'une femme d'un quartier déshérité de Boston. Sa manière de répondre à nos questions témoignait de sa dignité, de sa maîtrise de soi. De cette manière, elle allait à l'encontre de ceux qui auraient choisi la violence. Je crois que c'est important de montrer la dignité des gens.

JM : Pensez-vous que dans la sociologie filmique l'usage particulier qui est fait du facteur émotionnel à des fins de persuasion puisse être critiqué comme étant de la manipulation ? Ou peut-être constitue-t-elle un nouveau moyen de gagner en compréhension ?

Scène tirée du second film de Sebag et Durand, actuellement en cours de production, sur l'affirmative action (la discrimination positive), intitulé Mississippi, Columbus, Boston : une trajectoire familiale. Le film retrace le chemin parcouru par une famille d'Afro-Américains, depuis l'esclavage jusqu'à Harvard.



JS : Il n'y a pas qu'une seule manière de comprendre quelque chose. Notre compréhension n'est pas seulement rationnelle. Comprendre par le biais des sentiments, c'est aussi comprendre. On peut même comprendre plus de choses de cette manière. Mais il est vrai qu'on peut aussi manipuler en écrivant un livre, peut-être même encore plus facilement.

Mais un film change également la nature de la relation que vous avez avec les gens que vous rencontrez sur le terrain. J'ai été sur une chaîne d'usine d'un fabricant automobile près de Paris, pour y mener des recherches ethnographiques. Un travailleur m'a dit : « Vous dites que vous faites de la recherche et on vous aide. Mais on n'est plus rien une fois vos recherches terminées, on ne reçoit rien en retour. C'est bien pour votre carrière et c'est tout ».

JM : Comme l'exploitation.

JS : Oui, c'est comme l'exploitation. Mais quand vous voyez des gens parler dans un film, ils existent. Peut-être que vous leur expliquez, peut-être que c'est un autre type d'exploitation. Mais au moins à partir de ce moment-là, on peut leur dire « vous existez ». Vous pensez. Vous parlez. Et le spectateur peut voir leurs expressions corporelles, et écouter le ton de leur voix.

Et c'est très important de montrer que ces gens ne sont pas des ombres, mais des êtres humains bien réels. Et qu'ils pensent. Vous écoutez leurs mots et vous voyez leur visage. Nous ne leur faisons pas jouer un rôle, ils jouent leur propre rôle dans le film.

JM : Quelles sont les difficultés que vous rencontrez en tant que sociologue spécialisé dans le sociologie filmique ?

JPD : Beaucoup de gens – le public, les sociologues, et de nombreux chercheurs – ne savent pas interpréter des images, des photos. À l'école on nous apprend à lire et à écrire des mots, mais on ne nous apprend jamais à « lire » des images. Il y a des spécialistes en la matière : des spécialistes de l'analyse cinématographique, des spécialistes de l'analyse photographique, des critiques, et ainsi de suite. Mais il existe un écart considérable entre ces professionnels et le public. C'est un problème, parce que le public – et avec lui, de nombreux sociologues – ne sait pas interpréter une image. En tant que sociologues spécialisés dans la sociologie visuelle et filmique, c'est vraisemblablement le plus grand défi auquel nous sommes confrontés..

JS : Une formation est nécessaire pour savoir analyser des images. Et pour faire un film, il faut comprendre ce que veut dire faire une image.

JPD : Dans une photo, vous avez l'effet que crée sur vous la photo. Mais il vous faut également penser à l'endroit où elle a été prise et à ce qu'il y a hors champ.

JS : Quand vous montrez une image, il y a quelque chose en dehors de cette image.

JPD : Vous avez là le champ, mais la plupart du temps on est hors champ.

JS : Pour les sociologues, il en va de même. On cherche ce qui se voit et ce qui ne se voit pas.

JPD : Le contexte.

JS : Oui, le contexte. Ce qui est en dehors du champ, ce qui est caché par les personnes qui sont en face de vous.

JPD : Or beaucoup de gens ne prêtent attention qu'à ce qui apparaît dans le champ. Mais il n'est pas possible de cette manière de comprendre les liens avec la société au sens plus large, d'avoir une « vue d'ensemble ».

JM : ***Vous avez parlé de la formation nécessaire pour comprendre des images. J'imagine que cela est d'autant plus important lorsqu'il est question de faire de la sociologie filmique de qualité. Comment avez-vous mis en place le programme de master à l'université d'Évry ?***

JPD : L'Université d'Évry fait partie des quatre universités créées au début des années 90 en région parisienne. J'ai été sollicité comme sociologue du travail en milieu industriel. Le président de l'université était quelqu'un de très intelligent, ouvert aux innovations. Joyce s'est adressé à lui pour traiter des possibilités pour une filière de sociologie cinématographique et il lui a répondu « Je n'ai pas de budget pour cela, mais si vous trouvez le financement, je vous soutiendrai ».

JS : Jean-Pierre a trouvé le financement. Il menait à ce moment-là des recherches dans l'industrie automobile, et la direction de l'usine a offert son aide financière à l'université. Ils nous ont apporté les fonds et nous avons acheté notre première caméra. En outre, pour organiser cette formation à l'université, la première année j'ai dit « Bon, si vous voulez suivre ce programme et enseigner dans cette filière, il va falloir suivre toute la formation de vos collègues ». C'est-à-dire se former aux techniques du son, à la réalisation, à l'écriture de scénario, au montage, à tout cela, mais aussi suivre des cours de sociologie, d'histoire, d'anthropologie, d'histoire du documentaire, d'analyse d'images. C'est ce que nous avons fait pendant un an. Après cela, nous avons fait une demande auprès du Ministère pour que la formation que nous avons mise en place soit reconnue, et il l'a fait. Donc en 1997 nous avons mis en route le master *Image et Société*. Les étudiants qui suivent cette formation doivent réaliser un film pour leur thèse. Ils doivent le réaliser tout seuls.

JPD : Ce master était le seul pour lequel était exigée une double compétence : technique, avec tout ce que cela comporte (techniques cinématographiques, d'écriture de scénario, etc), mais aussi en sciences sociales.

JM : ***Quand vous dites que c'est le seul master pour lequel soit exigé une double compétence, voulez-vous dire en France ? Ou dans le monde ?***

JS : À l'échelle du monde, je n'en sais rien ! En France, il y a désormais des initiatives pour en créer d'autres. Mais cela a vraisemblablement été le premier du genre.

JPD : Nous avons maintenant 20 étudiants en master par an et sept doctorants.

JM : ***Dans la mesure où, jusqu'à présent, vous avez essentiellement formé des professionnels, ne pensez-vous pas qu'en tant qu'universitaires, c'est une perte, dans le sens où vous ne contribuez pas à diffuser votre savoir-faire en sociologie filmique ? Ou pensez-vous que ces praticiens se considèrent aussi comme des spécialistes de sociologie filmique ?***

JPD : Tout dépend d'eux. Certains sont très investis dans la vie sociale et politique. C'est d'ailleurs en tant qu'actives que certains étudiants ont été attirés par ce master. Nous leur montrons que l'activisme ne suffit pas pour faire un bon documentaire, parce que quand on est un activiste, on a un seul point de vue et on ne cherche pas à voir autre chose. Cela prend peut-être six mois pour les convaincre de changer d'avis, d'adopter une approche plus large. Ces étudiants-là, une fois qu'ils ont compris cela, peuvent faire de très bons réalisateurs parce qu'ils portent en eux une motivation sociale.

JM : ***Donc dans le cas de vos étudiants de doctorat, pensez-vous qu'ils peuvent être intéressés par l'enseignement ?***

JPD : Certains voudraient être des documentaristes, mais à un plus haut niveau. D'autres voudraient enseigner, oui, rester dans le milieu universitaire. Mais ils sont conscients que c'est très difficile parce qu'il faut d'abord que les sociologues en général reconnaissent la sociologie filmique comme une filière à part entière, et nous avons encore du chemin à faire. Nous travaillons dans ce sens. Il n'y a peut-être que trois ou quatre universités qui s'intéressent à la sociologie filmique. Les postes d'enseignant sont rares, et c'est là l'un de nos problèmes. Nous sommes au début du processus. ■